

Je est un autre. Taz et les ambiguïtés de la modernité yéménite

Version au 1^{er} décembre 2010, mise en ligne en 2017.

Une version profondément remaniée de ce texte est finalement parue sous le titre :
« [Le réveil des piémonts : Taz et la révolution yéménite](#) », in Le Yémen, tournant révolutionnaire,
éd. par Laurent Bonnefoy, Franck Mermier, et Marine Poirier (CEFAS / Karthala, 2012), 125-41
[traduction arabe : [صحوة البراغيل : تعز والثورة اليمنية](#)].

Sur l'intérêt rétrospectif de cette version-ci, voir à la fin du texte (page 10).

Après la révolution au Yémen du Nord, Taz est la première ville où les hommes se sont mis à porter des pantalons. Ailleurs dans les montagnes tribales, le pantalon continuait de faire scandale, et les Tazis riaient de ces mœurs arriérées. Taz rassemblait des tailleurs réputés, et c'est là que se dessinait la mode. Mais cela a changé au cours des années 1990 car l'activité économique s'est déplacée vers Sanaa. Les petits tailleurs, toujours originaires des montagnes autour de Taz, sont partis travailler dans la capitale, où ils doivent faire face à la concurrence des vêtements importés de Chine. Aujourd'hui les Sanaanis ont adopté eux aussi l'habit européen. Mais sitôt terminés les horaires de bureau, ils retrouvent leur tunique et leur poignard recourbé. S'ils portent l'habit du professeur et du busyness man, c'est avec des souliers vernis. Et voilà qu'ils se moquent à leur tour des Tazis, qui portent le pantalon de flanelle avec des sandales : « *Ça, c'est typiquement Tazis!* »

Taz est une ville et un gouvernorat situé dans le Bas Yémen (Sud de l'ex-Yémen du Nord). C'est une région fertile, mieux arrosée par les pluies que les Hauts-Plateaux. Avec 2 400 000 habitants au recensement de 2004 (dont 500 000 pour la ville de Taz), c'est le gouvernorat le plus peuplé, qui représente à lui seul 12,2% de la population yéménite. Mais surtout, les gens de Taz sont les premiers à avoir investi la capitale Sanaa, et ils ont émigré dans l'ensemble du pays. La région est massivement tournée vers le commerce, activité autrefois méprisée et qui le reste encore largement dans de nombreuses régions tribales. Dans les petits souks intermédiaires de l'ensemble du pays, on trouve des Tazis établis comme commerçants : des épiciers, des vendeurs de vêtements ou d'ustensiles de cuisine, mais aussi des garagistes, des restaurants ou des petits « snacks » (*buffia*). Si les différentes régions du Yémen entrent les unes après les autres dans une ère de consommation, c'est donc largement par l'entremise des Tazis. Mais ils sont aussi cette armée d'instituteurs et de professeurs du secondaire qui vont exercer dans les régions les plus reculées du pays, par exemple au fin fond du Jawf. Il leur arrive d'ailleurs de parler en souriant du « Grand Taz » pour évoquer l'ensemble des régions que les Tazis ont colonisées par leurs activités, c'est-à-dire le pays tout entier.

Pourtant leur présence reste souvent inaperçue, ou alors c'est une présence qui ne compte pas. Selon une blague qui circule dans les milieux Sanaanis : « *sous chaque pierre que tu retournes dans la capitale, tu trouveras une vingtaine de Tazis qui s'activent...* ». Taz est aussi un angle-mort de la littérature étrangère consacrée au Yémen. On en parle peu, ou plutôt on en parle sans en parler. Par exemple on constate que Sanaa perd son identité sous l'afflux de « nouveaux Sanaanis » originaires d'autres régions. Mais que ces derniers viennent massivement d'une région particulière est un fait qui passe largement inaperçu. Tout au plus on souligne leur appartenance à une école juridique différente du zaydisme : ces migrants sont des « chaféites ». Mais à ce détail près, tout se passe comme si l'apport des Tazis était un apport neutre. De fait, l'anecdote du pantalon le montre bien : Taz a pour identité de ne pas en avoir. Le *mawwaz*¹ est de Lahj et la *futa* de la Tihâma, la *jambiyya*² est des Hauts Plateaux... mais l'habit traditionnel Tazis n'existe pas. Cette région ne se démarque des autres que par son identification constante à la modernité.

Mais si les ethnologues ne voient pas Taz, c'est aussi parce que Taz leur sert de lunettes! Le plus

¹ *Mawwaz* et *futa* désignent deux sortes de pagne, le second étant cousu en boucle sur lui-même.

² Poignard d'apparat recourbé, monté sur une ceinture, porté systématiquement par les hommes dans la région des Hauts-Plateaux.

souvent, les ethnologues prennent pour objet les tribus des Hauts-Plateaux, les régions reculées et traditionnelles... avec l'aide d'informateurs de Taez. Les Taezzis sont aussi traducteurs, assistants, chauffeurs... Il n'y a qu'à jeter un œil au CEFAS ou au personnel d'ambassade, ainsi qu'à l'ensemble de la société civile ou à l'Université, pour constater que cette tradition s'est largement instituée dans la sociologie de l'État Yéménite. Un peu à tous les niveaux, on a une répartition structurelle des tâches dans les rapports avec l'extérieur : l'homme de tribu prend la pose et le Taezi « vend la mère ».

La question se pose alors des dispositions spécifiques engagées dans ces fonctions. Qu'est-ce que cela suppose d'être instituteur dans le Jawf, où les Taezzis sont parfois pris à parti entre factions tribales? Qu'est-ce que cela suppose d'être l'assistant d'un ethnologue, de devoir rattraper ses gaffes, dans l'une de ces régions reculées? Quel est au juste le prix de cette modernité, et pourquoi donc la modernité devrait-elle faire l'objet d'une spécialisation régionale? Pour répondre à ces différentes questions, je m'attarderai d'abord sur les rapports de l'éducation avec le phénomène migratoire. Je me pencherai ensuite sur l'histoire sociale de la région et l'histoire politique de la ville. Je livrerai enfin quelques anecdotes de la sociabilité informelle, pour suggérer ce que ça leur fait, aux gens de Taez, d'être les petites mains de la modernité.

Éducation et petit commerce : la formule d'un empire Taezzi

À Taez, l'investissement dans l'éducation est surtout frappant dans les campagnes. Promenez-vous sur les terrasses du Djébel Sabir qui domine la ville de Taez : vous serez surtout frappés, à 3000 mètres d'altitude, de croiser tant de jeunes hommes tirés à quatre épingles qui empruntent quotidiennement les chemins pour se rendre à l'université, située en ville 1500 mètres plus bas. Le taux d'inscription dans l'éducation basique³ est de 73,5%. C'est le taux le plus élevé de la république, dépassé uniquement par les gouvernorats de la capitale (83,6%) et d'Aden (78,8%), qui portent sur des populations exclusivement urbaines ; le taux à Taez est donc comparable aux chiffres de ces deux villes, pour une région qui ne compte que 22,4% de population urbaine. Au Sud du Gouvernorat, les montagnes d'al-Hugariyya sont particulièrement réputées pour l'investissement dans les études. Dès les années 1970, ces régions se distinguaient par des migrations étudiantes massives vers Taez, puis vers Sanaa⁴. Le nombre d'étudiants et d'étudiantes y est tel que l'Université de Taez a ouvert une antenne locale en pleine campagne à proximité d'al-Turba, et non loin de la vallée de Qadas. Cette antenne a pour fonction entre autres de faciliter l'étude des jeunes filles, qui s'installent moins facilement en ville.

Cette mobilisation scolaire spécifique à la région de Taez, ville et campagnes confondues, a pour conséquence l'engorgement des universités locales. Outre l'Université publique, fondée en 1995, Taez accueille plusieurs universités privées (Université Internationale Libanaise, Université Nationale). Mais ces institutions ne suffisent pas à accueillir l'ensemble des bacheliers, si bien que les universités de Taez exigent à l'entrée des niveaux supérieurs à toutes les autres du pays. Ce problème d'engorgement se repose ensuite au niveau des débouchés. Il y a à Taez un enseignant pour 96 habitants, contre 1 pour 123 à Sanaa, Ibb ou Aden, et 1 pour 158 dans le Jawf⁵ – sans compter que dans ces régions bon nombre des enseignants sont eux-mêmes des Taezzis exilés. Le collège de formation des enseignants de Taez forme 3000 étudiants chaque année, dont seulement 400 s'emploient à Taez⁶. En prévision de ces difficultés, beaucoup font le choix de s'exiler dès la fin du secondaire pour se former dans des régions offrant plus de débouchés dans le secteur éducatif, et où les niveaux requis à l'admission de l'Université sont moindres. Ainsi les universités de Sanaa, mais aussi Dhammar ou Amran, accueillent une majorité d'étudiants Taezzis. Dans les régions reculées comme le Jawf, Marib ou Hajja, on cite régulièrement le chiffre de 90% d'enseignants originaires de

³ De 6 à 15 ans. Recensement de 2004.

⁴ H. Steffen, *Population geography of the Yemen Arab Republic*, Wiesbaden: Dr. Ludwig Reichert. 1979

⁵ Chiffres calculés à partir des sources de la Central Statistical Organisation 2009, pour l'année scolaire 2007/2008, primaire et secondaire, public et privé confondus.

⁶ Chiffre approximatif donné par le bureau de l'éducation à Taez.

Taez.

Ces migrations d'enseignants reposent largement sur les réseaux de la diaspora commerçante. La migration est d'autant plus envisageable que l'on dispose d'un parent installé dans cette région, où l'on pourra aider à tenir la boutique, être nourri et logé pour la durée de ses études. Dans les stratégies familiales de migration, l'investissement dans l'éducation est le corollaire des spécialisations régionales⁷ : la restauration pour Bani Shayba, la pâtisserie pour al-Qubbayta, mécaniciens ou tailleurs pour certains villages de Qadas... et toujours un étudiant qui lit dans l'arrière-boutique! Le secteur éducatif forme un débouché alternatif, sans modifier l'organisation collective associée à chaque secteur d'activité. Ce mode de vie s'observe même au sein de la ville de Taez : on voit beaucoup de jeunes commerçants, souvent arrivés en ville à l'âge d'aider dans la boutique, qui font l'aller-retour entre l'Université et leur commerce sans autre forme d'activité sociale. Parmi les jeunes citoyens nés en ville, les plus assidus à l'université sont les filles, largement motivées par le désir d'échapper à leur milieu, mais rarement les garçons. L'investissement dans les études semble donc orthogonal à tout enracinement local.

Or il n'est pas anodin, pour le développement du pays, que l'éducation soit à ce point synonyme de migration et de désengagement. Ni que l'éducation soit associée sociologiquement au petit commerce, activité synonyme dans les régions tribales de disqualification politique. Cette modernité apparaît comme une dynamique des interstices, qui coexiste avec les espaces politiques locaux plutôt qu'elle ne s'y mêle. Mais pour aller au-delà de cette intuition, il faut se tourner vers l'histoire sociale de la région.

Le Bas Yémen, une région-tampon

La spécificité de la région de Taez est manifestement liée à sa position intermédiaire, à mi-chemin entre Aden et Sanaa, c'est-à-dire à l'interface entre les Hauts-Plateaux tribaux reculés et le brassage des côtes. Les massifs montagneux culminent parfois à 3000m, mais les fonds de vallées s'échelonnent entre 1000 et 2000m d'altitude. Les terres du Bas Yémen sont plus fertiles et mieux arrosées par les pluies de la mousson que les Hauts-Plateaux. Ces caractéristiques en ont fait le grenier du Yémen, un territoire d'importance pour les pouvoirs qui se sont succédés, notamment pour les imams zaydites de Sanaa qui prélevaient l'impôt sur les récoltes. Mais les régions du Bas Yémen sont également modelées par les influences extérieures, du fait de leur proximité des côtes. Les deux conquêtes ottomanes du Yémen (1538-1635 ; 1849-1911) ont laissé des traces à Taez, notamment dans le domaine juridique, contrairement à Sanaa où la présence ottomane ne fut jamais durable. Surtout, le destin du Bas Yémen est intriqué à celui du port d'Aden. Les montagnes de Taez sont beaucoup plus peuplées que les plaines côtières quasi-désertiques qui font l'arrière-pays immédiat du port. Elles ont donc servi de réservoir de population tout au long de son développement économique. La fondation de la colonie britannique (1838) a stimulé des liens commerciaux anciens de Taez avec les côtes d'Afrique de l'Est. Au fil du vingtième siècle, les Taezzis s'embarquent à Aden sur les navires marchands et émigrent vers l'ensemble du monde. La migration de main d'œuvre se généralise avec le pic d'activité de la deuxième guerre mondiale et la croissance économique de l'après-guerre. Dans le port d'Aden et ses industries, les agriculteurs taezzis font l'expérience du prolétariat, s'approprient les idéologies marxistes et le nationalisme arabe. Dans ce contexte apparaît une contestation politique qui conduira à la déstabilisation du régime des imams. Mais l'histoire commence dans les campagnes de Taez, par une contestation des pouvoirs locaux.

Avant même la généralisation des migrations vers Aden, les campagnes de Taez connaissaient de fortes disparités dans la possession des terres agricoles. Par contraste avec les systèmes de répartition plus égalitaires en vigueur dans les Hauts Plateaux, l'organisation traditionnelle dans le Bas Yémen est souvent présentée comme une forme de « féodalisme » : la terre aurait été possédée par des lignées de cheikhs revendiquant leur parenté avec les tribus des Hauts Plateaux, et cultivée par des

⁷ Vincent Planel, « Les hommes de peine dans l'espace urbain. Spécialisations régionales et ordre social à Taez ». *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 121-122, 2008, p.147-163

agriculteurs sans origine tribale revendiquée. Pourtant la situation semble avoir été bien plus complexe que le suggère cette vision binaire. Dresch résume la question en ces termes : « *Plutôt qu'une domination directe de la majorité par une minorité, sur le modèle de l'Europe féodale, on avait souvent affaire à des formes entremêlées de domination. Le petit agriculteur, exploité par le plus gros, pouvait lui-même en exploiter d'autres sur un second lopin de terre, et en tous cas se sentir des intérêts de propriétaire sur la terre qu'il travaillait : le travail salarié était considéré comme avilissant, mais le partage des récoltes restait ambigu.* »⁸ Probablement qu'à l'origine, ces formes de délégation dans l'exploitation des terres avaient entre autres fonction de ménager la possibilité de l'émigration, qui a toujours fait partie du paysage dans le Bas Yémen. Mais au moment de la seconde guerre mondiale, l'émigration vers Aden connaît une brusque intensification qui bouleverse ces équilibres subtiles de stratification et de domination personnelle. Cet appel d'air encourage soudain à émigrer les agriculteurs les plus faibles, précisément ceux qui n'ont pas les moyens « politiques » de préserver leur place dans le système local en leur absence. C'est dans ce contexte que se développe une perception en termes de « féodalisme », qui se focalise immédiatement sur la question de l'illettrisme. Ainsi apparaît la figure du cheikh inique, qui s'approprie les terres en faisant signer des papiers à des paysans analphabètes - représentation omniprésente, aujourd'hui à Taez, dans les perceptions rétrospectives du règne de l'imam. L'éducation apparaît alors comme l'antidote à l'oppression du cheikh.

Autrement dit dès cette époque, l'engouement pour l'éducation est conçu pour palier une déficience politique, une perte de maîtrise du jeu politique local. C'est le « revers de la médaille » de sa valorisation extrême : l'éducation est, paradoxalement, synonyme d'infamie. Elle est la stratégie de celui qui se distingue, trouvant son intérêt à se saisir des idéologies de la modernité parce qu'elles lui permettent de se penser comme extérieur à un système dont il est partie prenante. À la rigueur, l'éducation est l'arme du mauvais joueur.

Taez, contre-capitale

À Aden dans les années 1950, l'éducation était réservée aux gens nés dans la colonie. Mais beaucoup d'immigrés du Nord avaient fui pour des raisons politiques. Sous l'impulsion du poète Ahmed Nu'man, ceux-ci organisent l'éducation pour leurs enfants dans une école du nom de la reine de Saba, le Collège Bilqis (où ont étudié bon nombre de responsables politiques actuels). D'autres initiatives rapatrient l'éducation dans l'arrière-pays : les gens d'al-A'bûs (Sud du massif d'al-Hugariya) s'enorgueillissent d'avoir fondé bien avant la révolution la première école au Yémen du Nord, l'école « la Liberté » (*al-huriya*) au village de Banî Alî, grâce à des émigrés à Aden ayant remporté avec eux des livres scolaires.

Avec le port d'Aden, alors en pleine effervescence politique, les montagnes de Taez ont *de facto* une capitale. À la veille de la révolution de 1962, la population de travailleurs à Aden originaires des montagnes de Taez était de l'ordre de 80 000 hommes, sur une population globale de 200 000 âmes. Pour comparaison à la même époque, la population globale de Sanaa n'était que de 50 000 habitants⁹. Cette configuration politique conduit à l'émergence de la ville de Taez, ancienne capitale de la dynastie rasoulide (1229-1454) mais qui ne comptait pas plus de 3000 habitants dans les années 1930. Du vivant de l'imam Yahia, le prince Ahmed était gouverneur de Taez ; après la révolution avortée de 1948, où Yahia trouve la mort, Ahmad lui succède et y déplace son pouvoir afin de mieux tenir cette région troublée. La ville se développe alors comme une contre-capitale, où l'imam Ahmed s'efforce de contrer l'influence d'Aden. Il construit son palais à l'écart de la ville fortifiée (aujourd'hui transformé en musée à la gloire de la Révolution). En amont du palais, les militaires de sa garnison fondent le quartier d'al-Gahmaliyya ; en aval, le quartier de Hawdh al-Ashraf est investi par sa cour, les ambassades et les missions étrangères. L'imam fonde aussi une école moderne, *al-madrassa al-ahmadiyya*, dans le quartier central, à proximité de Bab al-Kabîr. Ce sont les premiers quartiers de la

⁸ Paul Dresch, *A history of modern Yemen*, Cambridge University Press. p. 70

⁹ Paul Dresch, op. cit. p. 86

ville moderne.

Dans les premières années après la révolution de 1962, Sanaa est restaurée comme capitale mais son développement est limité par la guerre civile et l'instabilité politique. Taez bénéficie au contraire des investissements des entrepreneurs et des marchands de la diaspora, dans l'enthousiasme patriotique de la nouvelle république. Cette dynamique est renforcée avec l'avènement du socialisme à Aden en 1969 : face à la menace des collectivisations, de nombreux entrepreneurs rapatrient leurs activités vers Taez. C'est le cas notamment de *Hayel Saeed Anam* qui est aujourd'hui un grand groupe international, avec de nombreuses activités industrielles à Taez [voir encadré].

Encadré : Hayel Saeed, une *success story* yéménite

Hayel Saeed Anam & Co. Ltd. est la première compagnie du secteur privé yéménite et un groupe international, qui revendique deux tiers de l'activité économique du pays. La trajectoire de son fondateur est emblématique des *success stories* de cette génération.

Hayel Saeed est né en 1902 à al-'Arûq, dans le massif d'al-Hugariya. Il part à l'adolescence gagner sa vie à Aden, puis émigre à Marseille en 1923. Il y reste près de 10 ans, travaillant dans la marine puis employé dans une usine d'huile. Il retourne à Aden au début des années 1930 et ouvre un petit commerce d'articles en cuir. Mais en 1938, rejoint par son frère, il ouvre avec un partenaire commercial français une agence d'importation de produits alimentaires, qui connaît une forte croissance pendant la guerre. À partir de 1947, il commence à étendre son commerce d'import vers le Yémen du Nord, d'abord à Hodeida puis à Mokha et Sanaa. À Aden, sa société acquiert ses propres moulins. À la fin des années 1950, il fonde avec son fils une seconde société, la « Compagnie d'Expédition du Moyen-Orient », pour développer les échanges commerciaux avec la Somalie puis d'autres pays de la région. En 1969, la nationalisation de l'économie du Sud-Yémen contraint le groupe à abandonner ses exploitations à Aden et à regrouper ses activités à Taez. La famille al-Saeed y fonde les premières industries agroalimentaires du secteur privé yéménite. La « Compagnie Yéménite d'Industrie et de Commerce » (YCIC) produit notamment les fameux biscuits Abu Walad, qui symbolisent l'entrée du pays dans une ère de consommation. En 1974 l'arrivée au pouvoir d'al-Hamdi, qui soutient les efforts de modernisation du pays, profite aux al-Saeed. Ils fondent à Taez la « Compagnie Nationale pour l'Industrie des Éponges et Plastiques » (NCSPI), suivie en 1976 par la « Compagnie Yéménite pour l'Industrie du Ghee [sorte de margarine] et du Savon » (YCGSI). Le groupe fonde en 1977 au Royaume-Uni la société « Longulf » pour la production des machines industrielles qui lui sont nécessaires. Sur le marché intérieur, la « Compagnie Nationale de Commerce » (NATCO) développe l'importation de biens de consommation, de produits pharmaceutiques et d'électroménager.

Face au ralentissement de l'activité à Taez, le groupe Ha'il Saeed maintient ses activités et ses organes de direction – et il continue de recruter ses cadres parmi les meilleurs produits du système éducatif - mais l'investissement à Taez n'est plus une priorité. À la fin des années 1980, le groupe implante des usines en Arabie Saoudite et en Egypte. Il développe dans les années 1990 le commerce avec la Chine, des industries textiles en Indonésie, participe à l'essor du secteur pétrolier yéménite et de la Zone Franche d'Aden.

Le fondateur Hayel Saeed décède en 1990 à 88 ans. En 1996 le groupe inaugure à Taez la Fondation al-Saeed des Sciences et de la Culture, qui est un partenaire du CEFAS dans l'étude des manuscrits.

Parallèlement, après la réconciliation de 1970 avec les forces royalistes, l'armée républicaine est progressivement épurée de sa composante Taezzie, à l'origine majoritaire. Certaines familles de Taez ont à la fois des membres hauts placés dans l'armée du Sud et dans celle du Nord, ce qui pose problème en 1972 lors du premier conflit armé entre les deux Yémen. Certains hauts gradés sont évincés, et à tous les niveaux les Taezzis se plaignent des obstacles posés à leur avancement. Dorénavant, rares sont les Taezzis qui embrassent la carrière militaire.

Jusqu'à l'unification de 1990, Taz sera considérée comme une capitale économique et industrielle pour le Yémen du Nord (avec le port d'Hodeidah), Sanaa étant la capitale politique incontestée. Pour autant Taz reste une ville tribale, où l'autorité politique s'exprime dans le vocable de l'hospitalité. C'est même ce qui définit localement la citoyenneté, par opposition au modernisme de campagnes tournées vers l'émigration : à Taz, c'est toujours la ville qui s'identifie à la tribalité. Dans les premières décennies de la République, Taz sera donc le théâtre d'une rencontre frontale entre des cultures citadines profondément antagonistes : les marchands de retour d'Aden, avec leur cosmopolitisme et leur aisance matérielle relative, se heurtent à une petite notabilité citadine sous-développée, de cheikhs locaux marginalisés, de militaires et de fonctionnaires vivant sur les maigres salaires de la jeune République. Les premières écoles sont construites grâce au financement de puissances étrangères (de même qu'à Sanaa et à Hodeidah) : l'Égypte (« École Jamâl Abd al-Nâssir »), l'Union Soviétique (« École du Peuple ») et le Koweït. Dans ces écoles sont scolarisés à la fois les enfants d'al-Gahmaliyya, le quartier des troupes de l'imam venues des Hauts Plateaux, et ceux des autres quartiers, enfants de commerçants et d'entrepreneurs revenus d'Aden. Les années 1970 seront une période de forte polarisation politique : tandis que les premiers s'orientent vers l'armée yéménite sur des valeurs tribales, les seconds sont plutôt pacifistes et politisés, cheveux longs et pantalons en « pattes d'éléphant ». Les affrontements sont fréquents, notamment dans les cinémas. Pour faire face aux assauts de la jeunesse « tribalisante » d'al-Gahmaliyya et de la vieille ville, les nouveaux quartiers voient émerger des phénomènes de bandes, avec leur lot de meneurs charismatiques. Taz est un laboratoire de la citoyenneté yéménite, où s'élabore une culture urbaine à la fois tribale et moderne, cultivant le sens du paradoxe et du sous-entendu. Car si l'antagonisme principal reste apparemment inchangé à travers le temps, la ligne de fracture se déplace au fil des transitions politiques : al-Iryanî et la réconciliation avec les royalistes ; l'épisode progressiste d'al-Hamdi et la guérilla des « fronts » marxistes (*jabhât*) financés par le Sud ; l'assassinat d'al-Hamdî et la « restauration » d'al-Ghashmî et d'Alî Abdallâh Sâlih. La société Tazze se tangue sur les hésitations de l'histoire nationale. Mais c'est dans cette histoire urbaine conflictuelle et mouvementée que se constituent les alliances d'intérêts qui seront la clé de la stabilité ultérieure. Les cheikhs de la région de Taz sortent progressivement de la faiblesse qui était la leur au lendemain de la révolution, et reconstituent leur influence en s'alliant aux intérêts des grands marchands. Dans les années 1970 et 1980, un grand nombre d'entre eux sont éliminés politiquement (et souvent physiquement) ; ceux qui survivent sont ceux qui s'allient en outre aux intérêts de l'armée. Cette formule *ad-hoc*, élaborée dans la bousculade pour se maintenir au sommet du « chaudron Tazze », sera plus tard exportée à Sanaa, et elle caractérise le système politique actuel. De fait, la carrière du futur Président Alî Abdallâh Sâlih a commencé lorsqu'il fut nommé Commandant à Taz par le Président al-Hamdi. C'est là, dit-on, qu'il aurait forgé ses alliances politiques et son sens des situations. Comme avant lui l'imam Ahmed.

Taz entre les lignes

Une question s'impose à présent : de quelle culture politique Taz est-elle le nom ? À première vue, Taz endosse à cet égard une double défaillance : les Tazze n'ont pas l'honneur des Hauts Plateaux, et ils n'ont pas vraiment non plus de culture démocratique pleine et entière. Tout juste bons à protester contre le régime comme autrefois contre l'imam, à ressasser un discours progressiste sans cesse contredit par la réalité... Tout juste bons, en somme, à gagner la compassion des Occidentaux. Mais le plus intéressant, dans la position des gens de Taz, n'est pas ce qui s'exprime explicitement : plutôt ce qui se lit entre les lignes, au fil de situations concrètes. Notamment si l'on tend l'oreille à la manière dont les Tazze se taquinent entre eux, un tableau bien plus ambigu se dessine.

Prenons par exemple la fameuse expression que l'on prête à l'imam, « *Qadas nagas!* (*Immondice de Qadas!*) », à propos de cette région d'al-Hugariya assez proche d'Aden et déjà évoquée plus haut pour son investissement scolaire. L'histoire remonte à l'époque où les soldats de l'imam parcouraient la campagne pour prélever l'impôt sur les récoltes. Un jour dans la région de Qadas, l'un de ces

soldats découvrit que les paysans dissimulaient du grain dans des citernes. Les paysans le tuèrent pour protéger leur secret, mais la nouvelle arriva néanmoins jusqu'à l'imam, qui se serait alors écrié : « *Qadas Nagas! Par le dernier verset de [la sourate] 'abas.* » Le verset en question fustige « les infidèles et les libertins »¹⁰ pour leur ingratitude envers la miséricorde divine (la périphrase évitant à l'imam de jurer). À l'heure actuelle dans les régions des Hauts Plateaux, l'expression garde son caractère offensant. Lors d'une séance de qat à al-Mahwît, l'un des convives s'était présenté à moi comme venant de Taez, et plus précisément de Qadas. Pensant l'amuser lui et l'assemblée, j'avais lancé l'expression de l'imam... Mais le Qadasi en question, probablement installé de longue date dans les Hauts Plateaux, n'avait pas vraiment apprécié : pour réparer l'affront, le maître de maison avait cru nécessaire de lui présenter sa *jambiyya* en signe d'apaisement.

Entre gens de Taez, par contre, la phrase de l'imam est régulièrement reprise pour railler amicalement les gens de Qadas. Ceux-ci en tirent une certaine fierté, parce que l'anecdote est conforme à l'hagiographie républicaine du petit peuple résistant à l'oppression de l'imam. Pour autant, la formule n'est pas tout à fait dénuée de saveur, ni de pertinence, même au cœur du monde contemporain. Aujourd'hui les gens de Qadas ne cachent plus du grain - ils ont même une certaine main-mise sur l'Université yéménite. Mais justement, la maxime a le mérite de rappeler qu'on ne saurait trop se fier aux institutions modernes, et au statut de leur respectabilité officielle. La modernité reste structurellement soupçonnée de bâtardise.

Les usages de « *Qadas nagas* » sont à rapprocher d'une batterie d'expressions dédiées aux différentes vallées des environs, que les *Taezzis* s'échangent comme des bons procédés. Il y a là une manière de « briser la glace », inconcevable dans les Hauts Plateaux. Le jeu prend souvent des connotations sexuelles, car il s'agit toujours peu ou prou de la même idée : suggérer que les apparences inoffensives sont trompeuses, et que les gens de telle vallée dissimulent une sexualité déviante (essentiellement l'adultère ou la sodomie). On dit par exemple : « *al-A'bûs, 'asal bi-ra's mûs* » - les gens d'al-A'bûs sont « comme le miel sur le fil du rasoir ». La citadinité *taezzie* célèbre les faux-semblants. Elle garde un œil, derrière la fonction bureaucratique, sur le tribalisme qui sommeille.

Je termine en évoquant une anecdote personnelle. Mes carnets de notes gardent la mémoire d'une certaine journée où je rencontrai deux jeunes hommes à Sanaa : un certain Hânî, originaire de Taez, et un certain Jamîl, originaire des environs de Sanaa. C'était le 25 juillet 2003, j'arrivais à peine au Yémen pour mon premier terrain et j'étais bloqué à Sanaa dans l'attente de mon permis de recherche. Mais je brûlais d'impatience de « tâter le terrain », alors j'étais allé me poster sur la Place de la Libération (Mîdân Tahrîr). Une foule curieuse s'était constituée autour de moi, qu'un agent de police était venu dissiper, et finalement seuls Hânî et Jamîl étaient restés à mes côtés. Nous avons fait une ballade dans la vieille ville, en discutant dans un arabe approximatif. Je sortis de cette rencontre enthousiasmé par la gentillesse et la douceur de cette rencontre : le terrain s'annonçait comme une partie de plaisir! Mais j'étais incapable de dire précisément l'origine de mon enchantement, alors je notais consciencieusement des observations dont la banalité était pourtant flagrante :

« Jamîl fait l'armée, au collège des officiers. Il est des environs de Sanaa. 20 ans. Hânî fait médecine. 19 ans. Il est de Taez. Hânî est plus réservé. Il a l'air plus fin aussi. Habillé élégant à l'occidentale. Jamîl a la jambiyya, le chèche blanc, le pagne et la veste.

Je crois que c'est un peu le cliché chi'ite/sunnite. Enfin ça n'a pas d'importance, les clichés, mais c'est marrant de les voir se comporter l'un avec l'autre (ils ne se connaissent pas). Bref, j'ai leur numéro, on s'est promis de qâter ensemble après demain ou plus tard. »

Nous ne nous sommes jamais revus. Peu après je suis parti à Taez et cette rencontre est sortie de ma mémoire. J'ai fait mes premières enquêtes, qui n'ont pas été aussi tranquilles que prévu ; je me suis lancé dans une thèse sur l'usage de la vulgarité et des sous-entendus sexuels dans la sociabilité masculine à Taez. Mais bien des années plus tard je retombe sur ces notes, qui produisent sur moi une impression étrange : l'anecdote est absolument prévisible, réglée comme du papier à musique.

¹⁰ (Coran 80, 42)

Comme par hasard Hânî porte un pantalon ; comme par hasard Jamîl fait l'armée ; *comme par hasard je juge Hânî plus intelligent que Jamîl, malgré sa timidité*. L'histoire est tellement entendue que je peux en reconstituer les moindres détails, comme si c'était hier. Je me souviens des yeux « intelligents » de Hânî, un peu en retrait... Jamîl prend les devants pour répondre à mes questions, soucieux de faire la démonstration de l'hospitalité yéménite. Il est un peu « lourd », Jamîl, avec sa fierté! Je me tourne périodiquement vers Hânî - une complicité me lie déjà à ce regard accueillant. Je l'encourage à prendre lui aussi la parole. Mais il ne peut le faire à cause de sa « timidité »...

Étrangement, une autre expérience générique se superpose à cette anecdote. *Je suis invité dans une maison respectable ; Jamîl est le maître de maison, il s'entretient avec moi dans le salon ; Hânî est la jeune fille de la famille. Elle est assise timidement aux côtés de son papa, charmante et interdite. Je serais bien plus intéressé par sa conversation à elle! Si seulement son andouille de père voulait bien nous laisser seuls...*

Voici révélées les ficèles de l'enchantement ethnographique¹¹. Rétrospectivement, je ne suis pas sûr que, ce jour-là, Hânî avait véritablement plus de choses à me révéler que Jamîl. Au vu de tout ce qu'il m'a fallu apprendre par la suite, je me rends bien compte que les barrières étaient ailleurs! Quant à la nécessité de déployer pour moi avec empressement les marques de l'hospitalité, Hânî n'en est pas moins convaincu que Jamîl. Mais peut-être trouve-t-il qu'après tout Jamîl s'en sort très bien tout seul. Peut-être aussi sent-il qu'ouvrir la bouche n'aboutirait qu'à faire tomber le charme... Peut-être est-il, plus simplement encore, légèrement intimidé par le regard que je lui porte. Quoi qu'il en soit, chacun s'accommode du rôle qui est le sien, et l'on s'émerveille d'avoir su retenir l'étranger.

Pour moi, Jamîl incarne toute l'étrangeté d'une culture hermétique, et Hânî paraît bien plus « humain ». D'un côté l'homme d'honneur Sanaani, agi par sa culture ; de l'autre une personne, la complicité à la portée d'un regard, potentiellement un ami. Le fonctionnement de la communication, telle qu'elle s'est mise en place spontanément au sein de cette triade, contient en germe une certaine organisation du travail ethnographique entre un ethnologue (moi), un « informateur » (Hânî) et un « indigène » (Jamîl).

Mais l'anecdote annonce surtout l'émergence d'un « je » spécifiquement taezzi, produit par l'interaction avec l'Occident : un « je » autonome, une subjectivité pure, miraculeusement soustraite aux contingences politiques, par la grâce des Lumières. Mais un « je » qui, à Taez, n'oublie jamais tout à fait son « Autre ». Ce qui justifie la formule d'Arthur Rimbaud - poète que seule cette région du monde a su retenir, d'ailleurs. Mais est-ce une coïncidence...?

Conclusion : les récurrences de l'histoire Taezzie

Le Yémen est-il condamné au féodalisme? Si la question se pose, la réponse se trouve aujourd'hui à Taez, plus que nulle part ailleurs. Un peu plus haut, j'ai tenté d'esquisser une distinction importante : dans l'histoire européenne, la rupture avec le féodalisme est constitutive de la modernité ; inversement à Taez, c'est plutôt *dans la rencontre avec une modernité exogène* que se constitue une sorte de « féodalisme ». Cette intuition se confirme dans l'histoire de Taez, et par suite dans la tournure actuelle du régime. Or il n'y a pas là un simple accident de l'histoire, qui serait uniquement lié à 1948 et à l'établissement des troupes de l'imam dans le quartier d'al-Gahmaliyya. Si la marque de l'imam Ahmed se fait durablement sentir, c'est qu'elle reproduit une tradition structurelle, un « oubli de la cité »¹². À Taez, l'histoire semble toujours favoriser la collaboration *ad-hoc* entre acteurs politiques : des alliances « par-dessus » la multitude, plutôt que l'élaboration d'un consensus général. Éric Vallet le signale déjà dans le Taez Rasûlide, du XIII^{ème} au XV^{ème} siècle : dans le Bas Yémen, les centres urbains s'organisent systématiquement autour du pouvoir militaire et ne donnent pas lieu à l'émergence d'identités citadines marquées¹³. L'absence de cultures citadines endogènes dans le Bas

¹¹ Yves Winkin, « Le touriste et son double. Éléments pour une anthropologie de l'enchantement. » Dans S. Ossman, éd. *Miroirs maghrébins. Itinéraires de soi et paysages de rencontre*. Paris: CNRS Éditions, 1998, p. 133-143.

¹² Jocelyne Dakhlia, *L'oubli de la cité. La mémoire collective à l'épreuve du lignage dans le Djerid*, Paris: La découverte. 1990

¹³ Éric Vallet, « La vigne et le palmier. Identités provinciales et construction de l'État sous le sultanat rasûlide. » *Revue*

Yémen est donc une donnée fondamentale pour comprendre la tournure des événements au Yémen du Nord. Car cette absence contraste notamment avec le cas de Sanaa, qui a toujours présenté une culture citadine, reconnaissant le tribalisme tout en s'en démarquant¹⁴. Si l'on transposait la même histoire à Sanaa, cette culture citadine aurait sans doute pu jouer un rôle de « palier » dans l'appropriation des idéologies modernes. De fait, on l'observe chez les anciennes élites de la vieille ville de Sanaa, dont les stratégies de modernisation n'impliquent aucunement une *tabula rasa* de la mémoire corporelle et familiale¹⁵. Mais dans la ville contemporaine de Sanaa, ces élites sont marginalisées par les alliances du régime avec le pouvoir économique des marchands du Bas Yémen. Le régime yéménite actuel est bel et bien à l'image de la ville de Taez, toujours plus ramassée autour de sa citadelle.

Par une ironie du sort, Taez a souffert des velléités centralisatrices du régime après le conflit inter-yéménite de 1994. Elle n'a pas profité de l'unification du pays et son économie a stagné. Alors que Sanaa connaît une croissance économique spectaculaire, Taez n'offre plus d'opportunités à sa jeune génération. Dans ce contexte, Taez a eu tendance à s'identifier à Aden : non pas immédiatement après la guerre de 1994 mais au début des années 2000, à mesure que s'éloignait le souvenir du « péché sécessionniste » des socialistes du Sud. Le mécontentement général alimentait une rhétorique hostile au « régime tribal » de Sanaa, soupçonné de ponctionner l'économie de Taez comme autrefois l'impôt sur les récoltes. Une grande partie des journalistes et des intellectuels progressistes de Sanaa ont connu dans leur jeunesse un Taez bouillonnant d'enthousiasme révolutionnaire. Aussi l'évocation des problèmes sociaux qu'affronte la ville dans les années 2000 provoque-t-elle une rancœur lourde d'implications politiques. Le sacrifice de Taez, livré à l'emprise de petits caïds de quartier – selon une lecture qui est souvent faite de mes premiers travaux¹⁶ – prend immédiatement valeur de symbole. Elle équivaut au renoncement à l'état de droit, à la trahison de la Révolution, puisqu'elle signe le retour du « féodalisme »!

Le problème de la réactivation perpétuelle du schème féodal est qu'il encourage une forme d'amnésie. Dans le face-à-face avec « l'Autre » tribal, il entretient l'identification à un « je » intemporel et imaginaire : le petit peuple sédentaire et le sympathique migrant, le petit commerçant et l'éternel étudiant, tous luttant contre l'oppression, tous braves et méritants, absous de la « tare » du tribalisme par la grâce de l'éducation. Cette vision occulte le fait que les paysans d'al-Hugariyya, tout « opprimés » qu'ils étaient, n'ont pas bradé si facilement leurs affiliations politiques locales pour devenir du jour au lendemain des « citoyens du monde » ; que le phénomène des bandes, dans le Taez des années 1970, ne concernait pas que les enfants d'al-Gahmaliyya mais aussi les jeunes étudiants marxistes venus des campagnes. Elle occulte une histoire urbaine faite de mélanges et de frictions, où les rôles n'étaient pas distribués d'avance. Elle occulte, surtout, le fait que Taez a largement été l'acteur de sa propre histoire.

L'aspect positif des dissensions qui menacent aujourd'hui l'unité Yéménite, est qu'elles obligent les Taezzis à penser à nouveaux frais leur place et leur responsabilité dans la situation actuelle. À Aden depuis quelques années, les Taezzis sont inquiétés au même titre que les autres Yéménites du Nord. Quant au contentieux avec la rébellion Houthiste, les Taezzis se rendent bien compte qu'ils ne peuvent qu'être solidaire du régime de Sanaa. Taez aime trop se contempler dans le miroir trompeur de l'étranger ou de la pensée cartésienne ; ces différents conflits la contraignent à redescendre parmi ses semblables yéménites. Cette nation pourra difficilement surmonter l'impasse actuelle sans que la région de Taez ne reconstruise son image fragmentée, identité mise à mal par son rôle à part dans la constitution de l'État yéménite.

des mondes musulmans et de la Méditerranée, 121-122, 2008, p.53-67.

¹⁴ Franck Mermier, *Le cheikh de la nuit, Sana'a : organisation des souks et société citadine*, Paris: Actes Sud, 1997

¹⁵ Gabriele Vom Bruck, « Kinship and the embodiment of history ». *History and anthropology*, 10(4), 1998 p.263-298.

¹⁶ Vincent Planel, « "Zaïd, Za'ïm al-hâra" : analyse sociologique d'un charisme de quartier. » *Chroniques yéménites*, 12, 2005, p.81-102.

Préambule pour la mise en ligne (15 décembre 2017)

Comme sans doute tous les chercheurs français spécialistes du Yémen, j'ai fait mes premiers pas à Sanaa, sur Mîdân Tahrîr : une grande place dotée d'une fontaine et d'attractions populaires, bordée d'échoppes vendant des jus de fruits frais, face à la vieille ville et non loin du Centre Français d'Archéologie et de Sciences Sociales (le CEFAS, aujourd'hui déplacé au Koweït). Par la suite, j'ai souvent revisité les impressions de cette première journée de terrain, le 25 juillet 2003. Quinze ans plus tard, je replonge dans mon disque dur pour exhumer certaines pages.

Cette revisite de la Place Tahrîr était le point d'arrivée de mon chapitre sur Tazé dans sa première version, rédigée juste avant l'irruption des Printemps Arabes. Cette version est datée du 1^{er} décembre 2010 (soit deux semaines après le clash final avec Yazid et mon retour définitif en France)¹. Elle sera finalement refusée par les éditeurs. Du point de vue des critères académiques, leurs critiques étaient très justifiées (« *généralisations abusives (...) statistiques gouvernementales peu crédibles, faiblesse de la bibliographie* »). Il faut dire à ma décharge que je travaillais depuis longtemps dans un grand isolement, trouvant plus de soutien chez Gregory Bateson que chez les collègues spécialistes du Yémen ou des études arabes. Entre les lignes, on comprend aussi ce qui leur posait problème : pas seulement le caractère déroutant de mon épistémologie, pas seulement que je me mette en scène, mais aussi le fait que je déborde du territoire qui m'avait été assigné dans le découpage du gâteau. Même si ce n'était pas dit explicitement, qu'un chapitre sur Tazé se termine à Sanaa, Place Tahrîr, cela posait problème en soi.

Le message des éditeurs me parvient le 13 janvier 2011, soit la veille du départ de Ben Ali. Dans les semaines qui suivent, les cortèges s'organisent un peu partout dans les villes yéménites. Dans la capitale Sanaa, la Place Tahrîr est occupée de manière préventive par les forces du régime : les révolutionnaires s'installent finalement sur un carrefour devant l'Université, qu'ils rebaptisent « Place du Changement ». Mais c'est surtout Tazé qui devient le fer de lance de la Révolution : un peu en contre-bas du Hawdh al-Ashraf, la rue « Huraysh » est rebaptisée « Huriyya », rue de la Liberté. Quant au Hawdh proprement dit, il est occupé par les forces du régime, qui protègent la Préfecture toute proche, et c'est là que se produisent les clashes avec les manifestants. N'en pouvant plus d'impatience, je finis par vider mon sac sur Mediapart² et Laurent accepte d'échanger avec moi, avec un sens du *fair play* que je dois souligner. C'est lui qui sera mon principal interlocuteur, tout au long de l'année 2011, dans la rédaction d'une seconde version beaucoup plus étayée.

Néanmoins, la cohérence de mon propos s'est quelque peu perdue dans cette nouvelle mouture, négociée de haute lutte avec la science politique. Le retour sur ma première journée de terrain, qui était l'aboutissement logique de mon texte, a disparu au profit d'un démarrage sur les cortèges révolutionnaires. Inversement, mon hypothèse de départ (« *l'homme de tribu prend la pose et le Tazé vend la mèche* ») se retrouve énoncée à la fin, où elle ne sert plus à rien (je l'ai réintroduite en catimini dans la toute dernière mouture). Tout mon argumentaire semble reposer sur ma lecture du mot *burghulî*, dont je force la traduction comme « piémontais » pour en faire une figure de l'Universel, à partir d'une interprétation structuraliste contestable. Mais c'était le prix à payer pour m'extraire du tableau.

Je mets donc en ligne la version pré-révolutionnaire, au cas où certains lecteurs ressentiraient la même frustration que moi. (Le passage sur la Place Tahrîr est à la page 7).

Ci-dessous en guise de « bonus », encore un autre texte où je me promène par la pensée sur la Place Tahrîr; rédigé en novembre 2013, soit quelques mois avant la prise de la Capitale par les rebelles Houthis.

¹ Sur ces circonstances, voir l'introduction de mon texte « [L'expédition à Hammam Kresh](#) ».

² « Les morts de Tazé », *le Club de Mediapart*, 9 avril 2011, <https://blogs.mediapart.fr/vincent-planel/blog/090411/les-morts-de-tazé-yemen>

Antony, 20-22 novembre 2013

Place Tahrîr à Sanaa : l'islam à portée de la main

Réflexion épistémologique pensée comme une n^{ième} introduction à ma thèse

« Vous allez peut-être me demander maintenant : "Mais comment arrive-t-on à ce genre d'éducation holistique?" Et cette question est déjà un aveu, car elle montre qu'habituellement nous ne voyons pas les choses comme cela. Elle émerge d'un univers déjà disséqué et non d'un univers organisé, et implique une réponse qui ne peut pas être la bonne. Cette réponse, issue d'un univers déjà disséqué, je ne vous la donnerai pas, car ce n'en serait pas une. »

Gregory Bateson, La dernière conférence (1979).

Premiers pas

Sur la Place de la Libération, au centre de Sanaa, il y a une fontaine et un petit jardin, des petites échoppes qui vendent des jus de fruit frais, un loueur de bicyclettes. Sur une grande esplanade bitumée, les enfants tournent en rond à vélo et en mobylettes, en évitant parfois de justesse les collisions. Je suis allé me poser là dans l'après-midi du 25 juillet 2003. Je venais d'arriver au Yémen pour mon premier terrain de trois mois dans la ville de Taez, plus au sud, mais j'étais bloqué à Sanaa dans l'attente de mon permis de recherche. J'avais découvert le Yémen deux ans plus tôt, en juillet 2001, à l'occasion d'un stage linguistique organisé à Sanaa avec la classe d'arabe de l'École Normale Supérieure. Mais à l'époque j'étais encore étudiant en maîtrise de physique : l'apprentissage de l'arabe n'était qu'une passion annexe. Après les attentats du 11 septembre, j'avais décidé de me reconverter progressivement à l'anthropologie. J'avais mis les bouchées doubles en arabe et j'avais suivi une licence d'anthropologie. Deux ans plus tard, j'étais enfin de retour.

En attendant de descendre à Taez, je me promène à Sanaa avec anxiété, en espérant faire des rencontres pour tester mon arabe, voir combien je suis capable de comprendre. Sur cette place, la ronde des vélos et des mobylettes fait l'attraction d'une population disparate. Le long d'un mur, une rangée d'hommes est assise face au spectacle. Des badauds passent, s'arrêtent, repartent. Je m'assois au bord d'un trottoir entre deux personnes, et je demande des explications à celui qui se trouve à ma gauche. Le jeune garçon ignore ma question et me demande d'où je viens. Je lui réponds que je viens de France. Je lui retourne la question, et je comprends qu'il vient d'une campagne environnante. Il s'appelle 'Askâr. Je lui demande ce qu'il est venu faire en ville, mais je n'arrive pas à comprendre sa réponse. Nos échanges se limitent à un mot, qu'il veut absolument me faire comprendre. Le mot est *mâ'iz*. Après pas mal de gesticulations, je comprends qu'il s'agit du mot « chèvre » - un mot que je n'avais pas encore appris, ou que j'avais oublié. Nous continuons à discuter, pendant une heure environ. Nous sommes parfois rejoints par deux enfants, qui arrêtent devant moi leur vélo, nous écoutent et font quelques commentaires, puis retournent faire un tour ou deux sur la place. Chez ce jeune garçon, Askâr, il y a quelque chose qui m'intrigue. Son visage et ses habits sont très sales, au point qu'on dirait avoir affaire

à un mendiant, mais son comportement est extrêmement retenu, calme et digne. Je lui demande s'il va à l'école ou s'il travaille, et comme je n'arrive pas à comprendre sa réponse, les deux enfants me répètent le mot « chien » en le montrant du doigt : « *Kalb... Kalb...* ». Je comprendrai seulement le soir qu'il s'agissait d'un bédouin, venu en ville vendre ses chèvres. Entre temps d'autres curieux se sont rassemblés, qui ont plutôt l'air de citoyens propres sur eux. Ils écoutent, mais c'est surtout l'enfant à la bicyclette qui me bombarde de questions : « *Quelle est ta religion?* »... Je réponds que je suis chrétien, comme on m'a conseillé de le dire, bien que mes parents étaient athées et que je n'aie jamais été baptisé. « *Et Mohammad? Est-ce que tu le connais?* », dit un adulte, curieux. Askâr me dit : « *Si je devenais chrétien, mon père me tuerait. Est-ce que c'est pareil de ton côté?* » Je m'efforce de construire une réponse cohérente, mais pour moi cette conversation n'a pas vraiment de sens. Par contre je suis fasciné par cette situation, par cette multitude d'hommes, de tous âges et de toute condition sociale, rassemblés autour de moi. Je suis fasciné par le respect qui règne dans cette assemblée, entre les uns et les autres. Askâr, le garçon au beau visage très sale, ne semble absolument pas mal à l'aise ou intimidé. Il finira par disparaître sans que je m'en aperçoive. Car c'est maintenant une foule d'une trentaine de personnes qui s'agglutine pour m'entendre baragouiner mes réponses à l'interrogatoire. Finalement un agent vient dissoudre l'attroupement. Je me lève et je me mets à marcher, suivi d'une délégation d'hommes yéménites qui continuent à me lancer des questions et à m'écouter baragouiner. Nous avançons en direction de la vieille ville. Après quelques centaines de mètres, tous se sont découragés, à l'exception de deux étudiants un peu plus jeunes que moi : ils ont dix-neuf et vingt ans (j'ai alors tout juste vingt-trois ans). L'un s'appelle Jamîl et vient de la région de Sanaa ; l'autre s'appelle Hâni et vient de la région de Taz. Ils ne se connaissent pas mais ils restent avec moi tout l'après-midi, et nous discutons en nous promenant dans la vieille ville. Puis je les laisse en prenant leur numéro de téléphone, et nous promettons de nous revoir dans quelques jours pour une séance de qat. Finalement je ne les ai jamais revus. Mais cette rencontre me laisse dans une humeur enthousiaste, voire euphorique. J'avais oublié à quel point les Yéménites sont gentils, et le terrain s'annonce comme une partie de plaisir.

La description de cette après-midi figure dans les toutes premières pages de mon tout premier carnet de terrain, des pages que j'ai oublié ensuite. Lorsque je suis rentré en France trois mois plus tard, j'emportais avec moi trois carnets remplis et une grosse histoire à décortiquer : celle de ma rencontre à Taz avec un jeune étudiant brillant, qui jouissait dans son quartier de l'influence d'un leader charismatique. Cette rencontre avait donné lieu à des rebondissements parfois éprouvants - le terrain n'avait pas été exactement une « partie de plaisir » - mais c'était une histoire passionnante. J'ai ensuite fait d'autres séjours dans le même quartier, accumulé d'autres études, consacrées à d'autres segments de la population. Mes mémoires universitaires et mes articles étaient jugés satisfaisants, j'avais une bourse de thèse et j'enseignais l'anthropologie en tant que moniteur à l'Université d'Aix-Marseille. Pourtant je n'étais pas compris sur l'essentiel, et quelque chose manquait encore dans mon travail. À l'été 2007, j'avais déjà passé douze mois au Yémen, passés principalement à Taz, et principalement dans l'espace public. Je repartais pour un quatrième séjour de trois mois. C'est au cours de ce séjour que je suis devenu musulman. Je suis rentré en France avec un nouveau chantier : rester musulman, rester fidèle à cet engagement, lui donner un sens intellectuel et un contenu académique. Lorsque ma bourse de thèse s'est achevée, je commençais à peine à tout mettre en chantier. J'ai dû renoncer à l'enseignement, et j'ai vécu depuis cinq années de chômage, d'isolement intellectuel et de repli sur les appuis familiaux.

Un voyage d'écriture

À relire cette anecdote au terme de ces dix années, il y a quelque chose d'émouvant, car je me rends compte que l'islam était juste là, à portée de la main. L'islam était dans cette coexistence extraordinairement harmonieuse, où j'avais spontanément ma place. Et si je regarde mes notes de

l'époque, c'est bien ce phénomène étrange qui m'intéressait, qui guidait ma curiosité. Il aurait donc suffi d'entendre ce qui m'était dit, de mettre le mot sur l'image. Est-ce donc que j'étais aveugle et sourd? À l'époque je ne comprenais pas : pour moi, l'islam n'était pas chose actuelle. Et puis j'avais décidé de placer ma foi dans l'anthropologie et dans les sciences sociales : j'étais là dans le cadre d'une certaine démarche, et c'est cette démarche qui rendait possible ma présence. Alors il fallait produire des observations, prendre des notes aussi bien positives que réflexives, pour pouvoir un jour, à partir de cette rencontre, dire quelque chose de vrai sur le monde.

À partir de mon arrivée au Yémen cette année-là, je me suis assigné chaque soir à de longues prises de notes, sur tout ce qui s'était passé dans la journée. Chaque soir, et parfois une journée entière à décortiquer une interaction, des semaines à décortiquer le déroulement d'une journée. J'ai appris peu à peu à capter le monde dans mes filets, mais je n'ai jamais pu renoncer à en reconstituer l'harmonie. J'ai donc surtout appris à interagir, à parler avec l'autre, à trouver la bonne distance. Après deux ou trois allers-retours sur le terrain, cette pratique m'avait déstabilisé d'une manière telle que même dans la société française, il ne m'était plus possible de ne plus écrire. Bien avant de ramener l'islam dans mes valises, j'ai soumis ma vie française au même traitement que ma vie yéménite. Après quatre ans sur ce régime, l'écriture m'avait porté trop loin et il ne restait personne autour de moi pour me suivre, que ce soit en France ou au Yémen. Dans ma pratique d'écriture, j'ai alors commencé à déchirer les pages du carnet que j'étais en train d'écrire : j'ai appris à *ne pas noter*, des observations et des matériaux, qui pourtant suivaient la logique que j'avais construit jusque là. J'ai appris à renoncer au plaisir de mettre en ordre le monde par l'écriture. Je l'ai fait pour Dieu, par crainte de Dieu, et en me prosternant. J'ai replacé le Yémen et la France par rapport à la Mecque, j'ai redéfini mon terrain et sa finalité. Ma pratique ethnographique est devenue une pratique d'écriture et de silence, et elle m'a peu à peu ramené sur orbite.

Je suis donc, aujourd'hui encore, ethnographe. Je n'ai jamais cessé d'être immergé dans une époque, une situation sociale particulière. Je n'ai jamais complètement cessé d'écrire. J'ai simplement appris à tourner plus de sept fois ma langue dans ma bouche, à freiner la production des carnets. J'ai appris à être un pêcheur sage : le filet que je pose aujourd'hui a des mailles suffisamment larges pour laisser vivre les petits poissons. L'eau où je me baigne sera toujours poissonneuse, et mes petits-enfants pourront toujours y poser leur filet. J'écris aujourd'hui sous le regard d'Allah.

Pour autant, ce que j'ai à transmettre dans cette thèse n'a rien d'un exposé dogmatique sur l'islam, ni même sur la pureté des cœurs du peuple d'Arabie. C'est plutôt la chronique d'une crise écologique - une crise dans « l'écologie de l'esprit » (Gregory Bateson) - et de sa résolution. Je n'ai pas choisi de faire ma *hijra* au Yémen, comme l'ont fait d'autres Français convertis. Je n'ai jamais voulu dénoncer le contrat qui me liait à la France, à l'institution des sciences sociales, celui qui m'avait mené jusqu'à l'islam. Contrairement à beaucoup de musulmans, je ne prétends pas unilatéralement avoir un accès privilégié au Prophète et à l'exemple des pieux salafs. Je m'adresse aux personnes de notre temps en France, au Yémen et ailleurs, dans le langage des problèmes de notre temps. Peut-être au terme du parcours, le lecteur percevra-t-il comme moi l'empreinte vivante de la Révélation sur la terre où nous vivons.

Place de la Libération

Si ma première journée de terrain est intéressante, c'est parce qu'elle se déroule dans le Yémen qui appartient à tout le monde. Tout le monde connaît la Place de la Libération. Tous les Yéménites la connaissent, même les bédouins des régions les plus reculées, et aussi tous les touristes qui sont un jour passés à Sanaa. Pendant des années, il a suffi d'acheter un visa à la descente de l'avion pour quelques dizaines de dollars, et de prendre un taxi à la sortie de l'aéroport. En ce sens, la rencontre dont je parle appartient à tout le monde. Elle pointe une expérience partagée par tous les enfants du Yémen qui ont cherché un jour à interagir avec l'étranger, et par tous les étrangers qui ont souhaité aller à la rencontre

de ce pays. Les femmes françaises ont peut-être une expérience légèrement différente, de même que les femmes yéménites, mais tous les hommes savent exactement de quoi je parle : tous connaissent cette rencontre à la fois frontale et chaleureuse que les Yéménites savent offrir à leurs visiteurs, et qui les marque en général pour toute leur vie. Du temps de l'imam, la place s'appelait « Place des Étincelles » (*mîdân al-sharâra*). Depuis la révolution de 1962 et l'avènement de la République Yéménite, elle s'appelle Place de la Libération (*mîdân Tahrîr*). Cela fait maintenant un demi-siècle que des étrangers sortent se promener sur cette place. Pas seulement les touristes, mais aussi les chercheurs et les coopérants des Ambassades, le personnel des ONG, ou encore celui des sociétés de prospection pétrolière. Tous les internationaux qui, aujourd'hui comme hier, se portent au chevet de la société Yéménite, s'efforcent de lui offrir leurs compétences et d'accompagner son développement. Même en 2013 à l'heure où je parle, dans un contexte politique particulièrement troublé, une sécurité relative règne dans la capitale, et il y a sans doute des étrangers sur la Place de la Libération. La Place Tahrîr de Sanaa est l'emblème de ce régime-là : ce régime qui a eu l'intelligence, dans les premiers jours de l'année 2011, d'y monter ses propres tentes avec ses propres partisans, de peur que la jeunesse révolutionnaire ne s'en empare sur le modèle égyptien. Une autre place est née ailleurs dans la ville, la Place du Changement (*sâhat al-taghayyur*), mais aucun typhon n'est venu transfigurer la Place Tahrîr, et le régime lui-même est toujours là. La France a récemment poussé la sollicitude jusqu'à offrir son aide juridique au Yémen dans la rédaction de sa nouvelle constitution³. Pour les Yéménites de toute façon, l'euphorie révolutionnaire des premiers jours avait cédé la place au découragement. L'expertise étrangère s'est ainsi immiscée naturellement au cœur de ce qui était censé être, pour les Yéménites, un grand moment de refondation démocratique. Rares aujourd'hui sont les étrangers qui voient où est le problème.

Moi-même, j'ai mis beaucoup de temps à voir le problème de la Place Tahrîr. Bien sûr, certaines choses me révoltaient, mais je pensais aussi qu'il y avait un « ordre des choses » auquel je ne pouvais rien, un ordre inscrit dans des réalités extérieures qui me dépassaient. Par exemple, je pensais vraiment que la société yéménite était formée de diverses composantes, comme « Sanaa », « Taz » et « les bédouins ». Ainsi, Jamîl était une manifestation de Sanaa, Hânî une manifestation de Taz, et 'Askâr du groupe bédouin. Et moi, j'étais juste là pour contempler tout cela : une pure intelligence, dotée aussi d'un corps, placé sans doute en un point particulier de la réalité physique et sociale - mais je n'avais aucune conscience de produire cette réalité par ma présence dans l'interaction.

C'est à la société yéménite qu'il revient de m'avoir fait prendre conscience que j'étais un cogito cartésien, et qu'il était possible de vivre et de penser autrement. J'ai trouvé depuis dans l'œuvre de Gregory Bateson des manières d'exprimer cette possibilité dans notre langage scientifique moderne, mais c'est à la société yéménite qu'il revient de m'avoir fait découvrir cette possibilité.

³ Sur les dysfonctionnements du droit yéménite actuel dans ses rapports avec le droit coutumier, qui risquent d'être reconduits dans la nouvelle constitution du fait de cette intervention de la France, je renvoie à l'intervention du juriste Américain Stephen Steinbeiser, « Foreigners and Law in Yemen: Culture, Conflict and Recourse », prononcée lors du colloque de janvier 2013 sur « Yemen : challenges for the future », à la School of Oriental and African Studies de Londres. RECHERCHER VERSION ECRITE